

La non-mixité : une nécessité politique

Domination, ségrégation et auto-émancipation

par [Christine Delphy](#)

16 janvier 2008

La ségrégation, c'est-à-dire la séparation imposée, l'accès réservé à certaines places ou certains espaces sociaux, est une des principales formes que prend la domination – que ce soit la domination des riches sur les pauvres, celle des hommes sur les femmes ou celle des blancs sur les non-blancs. Mais ce n'est pas la seule : de nombreux mécanismes de domination perdurent *au sein même* des espaces sociaux mixtes, malgré la mixité, voire parfois *grâce* à elle. C'est ce que montre Christine Delphy dans le texte qui suit : la mixité n'est pas en elle-même un bien qu'il faudrait opposer sans discernement à une non-mixité forcément « enfermante » et « étouffante » ; la non-mixité n'est en fait oppressante que lorsqu'elle est *subie*, au même titre que peut être oppressante une mixité ou une proximité *subie*. Et si la *mixité choisie* (ou plus exactement : la possibilité de *choisir* – ou pas – la mixité) constitue un objectif pour les dominé-e-s, le chemin qui y mène passe nécessairement par des moments de *non-mixité choisie*.

Je voudrais parler ici des différents sens de la mixité, en particulier mais pas exclusivement de la mixité entre les sexes, et de la non-mixité.

La non-mixité *subie*

La non-mixité est d'abord une imposition du système patriarcal, qui exclut les femmes par principe, en les considérant comme ne faisant pas partie de la société politique – *de jure* en France jusqu'en 1945, ou aujourd'hui *de facto*. Le monde est dirigé par des *clubs d'hommes* : au niveau international, ONU, OSCE, OTAN, et au niveau national : gouvernements, niveaux décisionnels des administrations, et des armées, comme des ministères correspondant à ces organismes. Clubs d'hommes encore dans la France d'en bas, dans les mairies, les amicales, les innombrables amicales de boulistes, de pêcheurs, de pratiquants de sports nouveaux ou traditionnels ; la chasse par exemple est bien gardée de plus d'un point de vue.

La mixité sans l'égalité

Contre cet accaparement du pouvoir, une idée répandue est que « ça manque de femmes » et que leur présence, la mixité, suffirait à rétablir l'équilibre et à assurer l'égalité. Cette idée appelle deux remarques.

D'abord, la mixité vue par les hommes, ce n'est pas 50 % de femmes, mais à peu près 20 %. À parité, ils se sentent menacés, comme l'a fort bien dit un ministre de la justice M. Dominique Perben, redoutant une « *féminisation de la magistrature* » – il va sans dire que la féminisation est un mal, ça ne demande même pas d'explication.

Ensuite, la parité numérique comme garante de l'égalité, il n'y a pas d'idée plus fautive. Quel lieu est plus mixte que la famille ? Et pourtant où y a-t-il plus d'inégalité, entre mari et femme, entre parents et enfants ? On objectera qu'une vision égalitaire du mariage gagne. Certes. Mais en attendant que l'idée fasse son chemin, les violences masculines dans le cadre

du mariage sont la première cause de mortalité des femmes entre 18 et 44 ans, avant le cancer ou les accidents de la route, au plan mondial. Quant aux enfants, si les pédophiles-assassins – c'est-à-dire les étrangers [1] – en tuent quelques dizaines par an, les parents en tuent plusieurs milliers par an rien qu'en France. Et l'on sait que la hiérarchie n'interdit pas l'intimité, au contraire : il n'y a pas de plus grande intimité qu'entre les maîtres et les esclaves de maison.

La mixité dans les écoles et lycées, telle qu'elle est pratiquée, conduit à la persécution des filles, à l'hyper-sexualisation des conduites des deux sexes, et elle n'évite pas, loin de là, la non-mixité qui se développe en son sein même, les garçons se constituant dès l'école primaire en groupes qui excluent les filles. C'est ainsi que très tôt ils commencent cette pratique de sociabilité mono-sexuée, et on sait que ce sont les réseaux informels de sociabilité qui déterminent en grande partie les carrières dans le monde du travail, où les hommes continuent de se coopter entre eux, tout simplement pourrait-on dire, parce qu'ils n'ont pas de copains-femmes.

Les femmes, exclues, ne souhaitent pas la non-mixité qui leur est imposée : elles souhaitent, comme tous les dominés, se rapprocher du groupe dominant. Elles souhaitent aussi, en général, le convaincre qu'il les traite mal.

Devant l'échec de cette stratégie de persuasion amicale, le mouvement de libération des femmes, en 1970, dans tout le monde occidental, a choisi la non-mixité pendant ses réunions. Mais justement, *une non-mixité choisie, et non imposée*.

La non-mixité choisie

La pratique de la non-mixité est tout simplement la conséquence de la théorie de l'auto-émancipation. L'auto-émancipation, c'est la lutte par les opprimés pour les opprimés. Cette idée simple, il semble que chaque génération politique doive la redécouvrir. Dans les années 1960, elle a d'abord été redécouverte par le mouvement américain pour les droits civils qui, après deux ans de lutte mixte, a décidé de créer des groupes noirs, fermés aux Blancs. C'était, cela demeure, la condition

- ▶ pour que leur expérience de discrimination et d'humiliation puisse se dire, sans crainte de faire de la peine aux bons Blancs ;
- ▶ pour que la rancœur puisse s'exprimer – et elle *doit* s'exprimer ;
- ▶ pour que l'admiration que les opprimés, même révoltés, ne peuvent s'empêcher d'avoir pour les dominants – les noirs pour les Blancs, les femmes pour les hommes – ne joue pas pour donner plus de poids aux représentants du groupe dominant.

Car dans les groupes mixtes, Noirs-Blancs ou femmes-hommes, et en général *dans les groupes dominés-dominants, c'est la vision dominante du préjudice subi par le groupe dominé qui tend à... dominer*. Les opprimés doivent non seulement diriger la lutte contre leur oppression, mais auparavant *définir* cette oppression elles et eux-mêmes. C'est pourquoi la non-mixité voulue, la *non-mixité politique*, doit demeurer la pratique de base de toute lutte ; et c'est seulement ainsi que les *moments mixtes de la lutte* – car il y en a et il faut qu'il y en ait – ne seront pas susceptibles de dériver vers une reconduction douce de la domination.

P.-S.

Ce texte, inédit sous forme écrite, a été exposé oralement le 8 mai 2006, à l'occasion de la Fête des 50 ans du *Monde diplomatique*. Nous le reproduisons avec l'autorisation de son auteure. Le titre et les intertitres sont rajoutés par le Collectif Les mots sont importants.

Sur la distinction entre *mixité subie* et *mixité choisie*, cf. aussi Sylvie Tissot et Pierre Tevanian, [La mixité contre le choix. Les ambiguïtés des politiques publiques de « lutte contre les ghettos »](#).

Notes

[1] Le mot *étrangers* est à prendre ici au sens d'*inconnus*, et non de *personnes de nationalité étrangère*